

pondit M. Mathieu. Ce matin, il s'est remis en route pour retourner à l'armée de Sambre-et-Meuse. Son congé de convalescence était à la veille d'expirer.

Un reflet de tristesse se répandit sur le visage de madame de Flavigny, de Blanche et de Raoul. La comtesse étouffa un soupir, la jeune Vendéenne pâlit imperceptiblement, un sourire mélancolique effleura les lèvres du jeune comte qui fixa sur sa belle cousine ses yeux doux et pénétrants.

Coquelicot s'acquitta de la commission dont l'avait chargé Bénédicte.

—Voici, madame la comtesse, dit-il, une lettre et de papiers qui vous sont destinés.

Madame de Flavigny rompit le cachet et lut la lettre, qui était ainsi conçue :

« Madame,

« Une nécessité impérieuse m'oblige à rejoindre mon régiment sans avoir eu l'honneur de vous exprimer de vive voix ma sincère affection et mon profond respect. Je m'en sens le cœur tout attristé. Cependant je me console un peu en vous faisant remettre les pièces essentielles qui établissent votre radiation de la liste des émigrés, ainsi que la levée du sequestre mis sur vos biens et sur ceux de mademoiselle Blanche de Flavigny. Le succès de mes démarches est dû presque tout entier, je dois le dire, à la présence sous nos drapeaux de votre bien-aimé Raoul. C'est donc à lui, madame, que vous devez attribuer le mérite de votre rappel en France et la restitution de vos domaines. Le ministre apprécie à sa juste valeur la conduite et le courage de votre brillant officier.

« J'ignore quels sont vos projets d'avenir. Je suppose toutefois que, en présence de la pacification des esprits et du régime plein de modération auquel est soumise la Vendée, vous ne tarderez pas à unir votre cher fils à ma chère fille Blanche. Le mariage, en principe, me semble exclusif de l'état militaire. En outre, l'obligation pour Raoul de s'occuper de l'administration des vastes propriétés de votre famille ne saurait lui permettre de mener la vie des camps. Qu'il donne donc sa démission en le motivant. Je me charge de l'appuyer de mon influence et de le faire accenter. J'espère, d'ailleurs, que la France va bientôt signer la paix avec la Hollande et la Prusse, qui ont à se repentir cruellement de nous avoir attaqués. Le ministre sera d'autant moins rigoureux en ce qui concerne les démissions.

« Et maintenant, madame, laissez-moi vous dire encore combien je me fais une douce gloire d'avoir pu vous être de quelque utilité au milieu des périls qui vous entouraient. Nous autres, soldats, nous sommes en même temps des hommes d'action et des rêveurs. Les loisirs de nos longues marches, de nos tristes bivouacs, nous portent aisément aux choses romanesques, et notre âme se complait parfois dans les spéculations idéales de l'impossible. Aussi m'est-il arrivé follement de me croire un des vôtres, le plus humble, le plus inaperçu. Avec quel enthousiasme contenu je prenais ma place à vos côtés ! Avec quelle indicible gratitude je recevais les marques de votre familière tendresse ! Il y a vraiment des sympathies irrésistibles ! Tout mon cœur palpitait en songeant que des liens sacrés me rattachaient à vous. Reve charmant ! illusion chimérique, que dissipait bien vite le souffle impitoyable de la réalité ! Si la destinée me réserve une fin rapide, la mort des combattants, tout ce que je demande à Dieu, c'est ce qu'il me permette d'exhaler ma vie les yeux fixés sur le petit portefeuille, le bouquet de violettes et les doux médaillons que je tiens de vous, madame, et de mademoiselle Blanche de Flavigny.

« Recevez mes adieux, mes derniers adieux, peut-être ! et croyez à l'éternelle durée des sentiments dont votre souvenir me pénètre le cœur.

« Colonel BÉNÉDICTE »

La comtesse avait essayé de lire la lettre tout haut, mais dès les premières lignes sa voix s'était altérée ; ses yeux seuls

achevèrent la lecture. En la terminant, elle détourna la tête : de grosses larmes ruisselaient sur ses joues. A cette vue, M. Mathieu, Coquelicot et Muguet, émus et discrets, s'éloignèrent sans bruit et sortirent du château. Alors madame de Flavigny tendit silencieusement la lettre à son fils, qui la parcourut du regard, et, visiblement impressionné, la remit à sa cousine. Après avoir lu et relu, celle-ci s'approcha vivement de la comtesse et l'embrassa avec une caressante effusion. Ce fut tout : les lèvres se taisaient, mais les âmes avaient parlé, et les plus tendres pensées les vœux les plus ardents venaient de prendre leur essor vers l'héroïque colonel, ce mystérieux proscrit de la famille, qui s'exilait lui-même avec une si sévère abnégation.

Quelques jours s'écoulèrent. La comtesse, Blanche et Raoul semblaient jouir en paix du retour de leur prospérité. Madame de Flavigny parlait tout haut d'unir son fils et sa nièce ; elle exprimait souvent le désir d'accélérer cette union. Une chose cependant la surprenait et commençait à l'inquiéter. C'est que ni l'un ni l'autre des deux fiancés ne partageait son impatience. L'un et l'autre, au contraire, paraissaient vouloir ajourner toute décision à cet égard. Parfois même une sorte de contrainte et de gêne se décelait dans leur physionomie quand la comtesse les engageait à fixer le jour de la célébration. Leur réponse alors était évasive et comme embarrassée. Sur ces entrefaites, Raoul s'empara du bras de sa cousine et disparut avec elle dans une allée du parc. Quand il fut certain de ne pouvoir être entendu, il s'arrêta brusquement, et le regardant avec fixité :

—Avoue que tu ne tiens pas à m'épouser, lui dit-il d'un ton ferme et doux.

Blanche tressaillit imperceptiblement.

—Tu me trompes, j'y tiens, répondit-elle presque aussitôt.

—Tu m'aimes donc toujours ?

—Toujours. Est-ce que tu ne m'aimes plus, toi ?

—Moi, je t'adore.

—Eh bien ?

—Eh bien ! chère âme, il y a un sacrifice au fond de ton cœur.

—Un sacrifice ?

—Oui. Tu en aimes un autre plus que moi.

La jeune fille pâlit, son sein se souleva.

—Je sais bien, reprit Raoul, que l'affection que je t'inspire cherche à vaincre la passion secrète qui te domine en dépit de ta volonté. Mais dois-je encourager cette lutte ? dois-je accepter un cœur qui ne se donne qu'avec une sorte d'effroi ? Non, ma Blanche. Pour m'unir à toi, j'attendrai que ta main puisse se poser dans la mienne sans trouble et sans hésitation. Je retournerai donc me battre. Aussi bien je veux, moi aussi, devenir colonel.

Il tenta de mettre une expression de gaieté dans l'accent qui accompagnait ces derniers mots, mais il n'y réussit pas.

—Mon cher Raoul, lui dit Blanche, j'ignore la dissimulation, et je ne saurais nier que le souvenir de notre sauveur à tous se soit tyranniquement imposé à mon esprit. Plus j'ai voulu m'interdire de penser à lui, plus je me suis sentie maîtrisée par la reconnaissance et l'admiration. De quelle nature est la préoccupation qui m'agite le cœur ? est-ce de l'amour ? Qu'importe, si je ne veux pas y céder, si j'ai résolu de le vaincre ! Ce dont je suis convaincue, c'est que je t'aime tendrement, et que je suis prête à devenir ta femme. Tu me connais assez, mon ami, pour être sûr que mon plus ardent désir, quand nous serons unis, sera de te rendre heureux.

—Oui, tu es bonne et loyale, ma Blanche. Raizon de plus pour que je ne profite pas de ta générosité. Ajournons de nouveaux nos projets. Je ne t'en voudrai pas. La guerre d'ailleurs rendra mon amour patient. J'ai pris goût au métier des armes en voyant les Prussiens mis par nous en pleine déroute. J'espère voir bientôt les Autrichiens culbutés et poursuivis nos baionnettes dans les reins. Nous nous marierons, si tu veux, quand la France aura vaincu la coalition, signé la paix avec l'Europe, et lorsque le calme sera rentré dans ton cœur.